

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Cinéma Scandinave : Contes scandinaves

Louise Carrière

Volume 11, numéro 2, décembre 1991, février 1992

URI : id.erudit.org/iderudit/34069ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carrière, L. (1991). Cinéma Scandinave : Contes scandinaves. *Ciné-Bulles*, 11(2), 14-16.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Ciné-Bulles offre cette année du Festival un compte-rendu à facettes, constitué des coups de cœur de nos collaborateurs, avec l'intention de donner un éclairage personnel à une manifestation de plus en plus gigantesque.

LE PARMARÈS 1991

GRAND PRIX
DES AMÉRIQUES :
Salmonberries

de Percy Adlon
(Allemagne)

GRAND PRIX SPÉCIAL
DU JURY :

Nord

de Xavier Beauvois
(France)

PRIX DU

MEILLEUR RÉALISATEUR :
Maurizio Nichetti
pour *Volere volare*
(Italie)

PRIX D'INTERPRÉTATION
FÉMININE —

Ex-æquo :

Laura Dern
pour *Rambling Rose*

de Martha Coolidge
(États-Unis)

Lee Hyesuk

pour *l'Étalon d'argent*

de Chang Kil-soo

(Corée du Sud)

PRIX D'INTERPRÉTATION
MASCULINE :

Francisco Rabal

pour *l'Homme qui a*

perdu son ombre

d'Alain Tanner

(Suisse-Espagne-France)

PRIX DU MEILLEUR

SCÉNARIO :

Chang Kil-soo et

Cho Che-hung

pour *l'Étalon d'argent*

de Chang Kil-soo

(Corée du Sud)

Le dernier Festival des films du monde (F.F.M.) a recueilli plus de feuilles amères que de lauriers de la part de nos collègues de la presse quotidienne. Cela traduit un profond malaise qui entache depuis quelques temps les relations entre l'administration de ce festival et les critiques. Sans revenir sur l'affaire Boulad, il faut bien constater que la volée de bois vert que le F.F.M. s'est vu administrer est le signe que la presse en général se trouve maltraitée par ce qu'elle considère comme des rodontades du cercle des proches de monsieur Losique. Il est tout à fait inusité en effet que certaines questions, en conférence de presse, se voient balayées d'un revers de manchette oratoire, ou qu'une fin de non-recevoir soit systématiquement adressée aux demandes embarrassantes. Il est également troublant de voir, en période de récession, un gouvernement voler au secours d'une manifestation pour laquelle on ne dispose d'aucune donnée transparente quant à son financement — la question du marché du film, par exemple, pose le problème de savoir s'il est pertinent de la part du festival de contribuer de manière importante à ce qui est un marché pour les professionnels et qui devrait, en toute logique, s'autofinancer. Il est carrément triste que la clôture de cet événement donne dans la farce d'une distribution des Prix de niveau primaire sans même que les récipiendaires soient présents dans la plupart des cas. Il est vrai que l'eau Evian a eu l'insigne honneur d'apporter son soutien au gouvernement du Canada en décernant son prix à l'Office national du film !

Il y a certainement une façon de remédier à ces manquements étant entendu que le public est avide de ce type d'événements et qu'il y a toute une catégorie de cinéphiles qui semble attachés au F.F.M. La boulimie en hommages et en films présentés, l'absence de discernement dans la programmation des sections et les erreurs de sélection de la compétition officielle (pauvre Pablo !) jettent le discrédit sur l'ensemble, et cela a tendance à démobiliser fâcheusement les habitués de ce rendez-vous cinématographique. Pourquoi ne pas constituer un comité de sélection dont les membres seraient connus et choisis parmi des représentants de la presse spécialisée, des professions du cinéma ou des instances culturelles réputées ? Cela en donnant une responsabilité claire à ce comité vis-à-vis de sa programmation. De même on pourrait mettre sur pied un comité chargé de faire connaître et respecter les engagements financiers de l'entreprise. Il n'y a là que l'exercice normal de la démocratie qui implique que des comptes soient rendus à chaque fois que des fonds publics sont mis à contribution dans une opération prestigieuse comme le F.F.M.

Contes scandinaves

par Louise Carrière

Pour les spectateurs québécois, le cinéma scandinave était avant tout un cinéma de festival, même si, naguère, il y eut les succès d'Ingmar Bergman ou de Bo Widerberg, et, aux antipodes, ceux des films érotiques. Puis, ces dernières années, quelques films atteignaient nos écrans et étaient fêtés par le public : le *Festin de Babette* (Gabriel Axel), *Pelle le conquérant* (Bille August) et *Ma vie de chien* (Lasse Hallström). La sélection scandinave du 15^e Festival des films du monde, caractérisée par l'éclectisme, offrait donc une saisie intéressante, bien qu'incomplète, des préoccupations et des tendances de cinq pays nordiques. Cependant, les films choisis présentaient une disparité de styles et de sujets telle qu'il est difficile de les regrouper selon leurs particularités ou de spéculer sur leur succès public.

Les réalisateurs et réalisatrices appartiennent pour l'essentiel à la génération des 35-50 et viennent de pays nordiques, mais l'analyse de leurs films ne laisse percer aucune véritable homogénéité esthéti-

que ; le classicisme narratif (**Herman, Bonsoir, Mr. Wallenberg**) voisine avec les mises en scène de cinéma direct (*l'Anniversaire de Kaj, Kaninmannen*), le drame à huis clos prend des allures de saga (*le Voleur de bijoux*) ou d'épopée lyrique (*les Enfants de la nature*), et les emprunts de style vont du journal télévisé à la science-fiction ou au psychodrame. Par ailleurs, **Europa** cache sous un anodin flashback les prémises d'un authentique manifeste cinématographique comme l'ont été aussi en leur temps *Birth of a Nation* (Griffith) ou *Citizen Kane* (Welles).

La maîtrise de jeunes cinéastes comme Gustavson (**Herman**), Bier (**Freud quitte la maison**) ou Von Trier (**Europa**) va de pair avec le talent des réalisateurs chevronnés comme Mollberg (**Amis, camarades**) et Grede (**Bonsoir, Mr. Wallenberg**) ; la fermeté de la direction d'acteurs demeure une constante chez tous ces réalisateurs. Quant aux sujets, jeunes et moins jeunes contestent vigoureusement les systèmes oppressifs de la famille, de l'école ou des institutions gouvernementales. Un cinéaste de 50 ans comme Manttari (**l'Automne de Katya**) surprend par la fraîcheur de son traitement et par la finesse de son portrait d'adolescente ; de leur côté, des cinéastes de 30 ans exposent avec force les fantasmes et les habitudes des plus âgés (**Freud quitte la maison, l'Anniversaire de Kaj, les Enfants de la nature**).

Autre aspect déroutant de cet éclectisme scandinave : les réalisatrices nous confondent en campant avec minutie des personnages masculins, (**l'Anniversaire de Kaj, le Voleur de bijoux**) plutôt que les héroïnes habituelles des films de femmes. Elles y mettent même une touche d'humour (**Freud quitte la maison, l'Anniversaire de Kaj**), composante rare dans les films au féminin.

Les préoccupations sociales scandinaves composent un éventail très large : on touche l'enfance (**Herman**), l'adolescence et les débuts de l'âge adulte (**l'Anniversaire de Katya, Freud quitte la maison**), l'ascension sociale ou la déchéance (**Amis, camarades, Europa, le Voleur de bijoux**) pour s'attarder aussi sur la vieillesse (**les Enfants de la nature**) et la mort (**Bonsoir, Mr. Wallenberg, Architecture of Doom**).

À y regarder de plus près, certaines convergences s'imposent ; ainsi, sur 11 films, quatre sont consacrés à l'histoire et plus particulièrement à la Deuxième Guerre mondiale. **Amis, camarades**, avec son allure d'épopée, relate l'ascension qu'ont connue de nombreuses puissances. Le film commence à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, lorsque des ministres de la guerre et des hauts dignitaires assistent à une fête organisée pour le 50^e anniversaire d'un marchand de canons.

Bonsoir, Mr. Wallenberg raconte les efforts d'un Suédois qui, en 1944, a sauvé de l'Holocauste des centaines de Juifs hongrois en leur procurant affidavits et passeports.

Europa nous fait remonter dans le temps avec Léo Kessler, un jeune américain arrivé en Allemagne en 1945 à la découverte du pays de ses parents. En assistant son oncle qui est contrôleur des wagons-lits, il parcourt une Allemagne ravagée et détruite qui le hante et ne lui laisse plus de repos. Pendant sa descente aux enfers, il tombe amoureux de Katharina, fille du patron des chemins de fer et sympathisante nazie.

Avec **Architecture of Doom**, Peter Cohen délaisse les protagonistes de la guerre, leurs alliances et leurs amours, pour retrouver ce qui a donné naissance au nazisme lui-même. Composé à partir de matériaux souvent inédits, ce film d'archives propose une interprétation de la Deuxième Guerre mondiale à la lumière de la psychanalyse et de l'analyse esthétique. Cohen essaie de démontrer que la frustration artistique d'Hitler et son idéologie suicidaire de l'extermination ne sont que les dérivés d'une idéolo-

gie de la beauté et de la sensibilité esthétique classique. Selon Cohen, la politique est une forme appliquée de l'art, l'euthanasie et l'extermination des Juifs un plan nazi pour retrouver la beauté perdue. La tentation de purification par la violence ne représenterait donc que l'aboutissement de l'obsession de la supériorité et de la suprématie aryenne.

Cette réflexion sur les enjeux de la guerre offre en filigrane le thème classique de la problématique du peuple juif, de sa ghettoïsation, de son extermination et des tentatives de le sauver. La réalisatrice de **Freud quitte la maison**, va plus loin que le rappel des souvenirs traumatisants en confrontant les différentes manières, dans une même famille, d'être Juif. À travers l'altercation des deux sœurs, elle questionne le rôle d'Israël et ses politiques face aux voisins arabes et aux Palestiniens. La bonne conscience en prend pour son rhume.

On peut trouver un autre lien de parenté entre les films scandinaves dans les prétextes qui enchâssent le récit. La clef de l'intrigue de plusieurs histoires réside dans un moment de passage ; la transition d'un état à un autre s'accompagne d'une découverte significative, d'une révélation. **Herman** réfléchit sur



The Architecture of Doom de Peter Cohen

PRIX DE LA MEILLEURE CONTRIBUTION ARTISTIQUE —

Ex-æquo :

la Demoiselle sauvage
de Léa Pool

(Canada-Suisse)

les Enfants de la nature

de Fridrik Thor Fridriksson

(Islande-Allemagne-Norvège)

PRIX DES

MONTRÉALAIS —

Ex-æquo :

la Femme de Benjamin

de Carlos Carrera

(Mexique)

Nord

de Xavier Beauvois

(France)

MENTION DE QUALITÉ :

Freud quitte la maison

de Susanne Bier

(Suède-Danemark)

GRAND PRIX

DE MONTRÉAL —

COURT MÉTRAGE :

Des mots, rien que des mots

de Michaela Pavlátora

(Tchécoslovaquie)

PRIX DU JURY —

COURT MÉTRAGE :

les Iris

de Suzanne Gervais

et Jacques Giraldeau

(Canada)

PRIX AIR CANADA —

PRIX DU PUBLIC :

Volere volare

de Maurizio Nichetti

(Italie)

PRIX SUPER ÉCRAN —

PRIX DU PUBLIC :

la Demoiselle sauvage

de Léa Pool

(Canada-Suisse)

Festival des films du monde

FILMS SCANDINAVES

Deux films étaient en compétition :

les **Enfants de la nature**
de Fridrik Thor Fridriksson
(coproduction Islande-Allemagne-Norvège)

Freud quitte la maison
de Susanne Bier
(coproduction Suède-Danemark)

Les neuf autres longs métrages présentés étaient les suivants :

Herman
d'Erik Gustavson
(Norvège)

L'Automne de Katya
d'Anssi Manttari
(Finlande)

L'Anniversaire de Kaj
de Lone Scherfig
(Danemark)

Kaninmannen
de Stig Larsson
(Suède)

le Voleur de bijoux
d'Anja Breien
(Norvège)

Europa
de Lars von Trier
(Danemark-France-Allemagne)

Amis, camarades
de Rauni Mollberg
(Finlande)

The Architecture of Doom
de Peter Cohen
(Suède)

Bonsoir, M. Wallenberg
de Kjell Grede
(Suède-Hongrie)

Films à voir :

The Architecture of Doom
Bonsoir, M. Wallenberg
Europa
Freud quitte la maison

la passerelle qui relie l'enfance à l'âge adulte. Le petit garçon qui perd ses cheveux doit traverser un univers scolaire cruel et intolérant. Bengt Mass, journaliste de Kaninmannen, qui cherche à découvrir l'identité d'un violeur de jeunes filles, doit procéder à une enquête sur son propre entourage et sur ses relations personnelles. Le portrait-robot de l'éventuel violeur ne ressemble-t-il pas étrangement à son fils Hans, marié et père d'un bébé qu'il a perdu de vue depuis des années ?

Cette recherche tenace de la « révélation » est aussi au cœur du film de Manttari : Katya, 17 ans, vient perturber de ses questions incessantes la vie confortable d'Ossi, son père retrouvé après 10 ans d'absence, qui jamais ne s'était prévalu de ses droits de visite. La confrontation père/fille se présente comme le nécessaire passage de l'adolescence au monde adulte, l'épreuve capable de libérer Katya de sa fixation au père. Plutôt que des réponses, des points de suspension vont couronner son séjour.

Europa procède de manière plus analogique, en utilisant d'incessants travellings qui forcent à regarder l'Allemagne vaincue et humiliée sous un éclairage qui fait penser aux tableaux de Goya.

Dans **les Enfants de la nature**, l'intrigue présente un vieux fermier abandonnant sa ferme isolée pour un H.L.M. en ville. Il rencontre une amie d'enfance, s'enfuit ensemble dans une région pratiquement inaccessible du territoire islandais. Ce pèlerinage, lent et semé d'embûches, dans le paysage légendaire du passé tient du rite de passage pour accéder à l'ailleurs où sont révélés les enjeux fondamentaux. Freud quitte la maison familiale, Stella et son compagnon la maison de retraite, Katya sa mère, puis son père, Wallenberg son pays, Herman l'école, Kay et ses amis le Danemark pour la Pologne, supposée riche en femmes et en boissons. Chacun délaisse ce qui est associé à la répression, la culpabilité, l'humiliation et la médiocrité, thèmes récurrents de nombreux films scandinaves.

Hiérarchisées, absurdement fonctionnalisées, refoulées, en butte à la vengeance psychologique, aux représailles, tentées par le meurtre ou les assassinats prémédités, les sociétés scandinaves laissent peu de place aux personnages en quête d'identité, de dignité ou d'autonomie ; ils sont obligés de briser les ponts. Herman survivra grâce à son humour maladroit et hésitant ; il perdra ses cheveux mais gagnera le monde. Wallenberg, l'anti-héros, passera à la légende pour sa ténacité. Parce qu'il refuse les rituels

avilissants, Kaj retrouvera Magdalena, une infirmière polonaise de bonne famille. Les plus perturbés, tout comme ceux qui refusent la purification par le rituel de passage, se suicideront ; le frère et le père dans **Europa**, Lisa dans **Amis, camarades**, le mari du **Voleur de bijoux** se perdent dans la folie, tandis que les amis de Kaj continueront à végéter.

On le voit, la plupart des films scandinaves apportent une réflexion intéressante sur les structures sociales ; cependant, deux films font bande à part. **Le Voleur de bijoux**, par sa complaisance pour l'univers névrotique d'un mari volage soudain acharné à reconquérir sa femme légitime, sonne faux. On ne croit guère au personnage de ce Don Juan terrassé par l'abandon ; ni la compassion, ni l'émotion ne passent.

À l'opposé, la vigueur et la virtuosité du style d'un Lars Von Trier ont de quoi nous faire frémir. Son habileté cinématographique est telle qu'elle laisse pratiquement dans l'ombre sa fascination ambiguë pour la violence allemande et son autoritarisme ; oublier presque sa sympathie curieuse pour les dirigeants déçus et pour le groupe terroriste des « loupgarous », patriotes supposés, qui doivent affronter les vainqueurs rigolos que sont les Américains sauveurs de la nation. Cette relecture historique pose problème et laisse perplexe au moment où plus que jamais des voix s'élèvent de partout, en appelant du nouvel ordre mondial que ces mêmes Allemands nommaient déjà, dans les années 30 et 40, DAS NEU ORDNUNG ! ■



Katharina Thalbach dans *Good Evening, Mr. Wallenberg* de Kjell Grede